

Le Pelharot

Sur les terres ingrates du Lévézou balayées par les vents, le froid et les hivers rudes, un réseau invisible de relations s'était constitué au fil des siècles. À l'abri des regards, les villageois gardaient la mémoire des alliances secrètes qui les liaient aux forces de la nature. En quelques rares occasions, réchauffé au coin de l'âtre, on évoquait la disparition de la Reine de la Nuit, Isambre, ayant emporté avec elle un fabuleux trésor. Guide suprême des mondes sensibles, elle commande aux Elfes graciles et ondoyants, aux Nains maîtres orfèvres, aux Fées des sources, aux peuplades de Farfadets et Korrigans qui habillent la nature de parfums et de couleurs.

Depuis l'arrivée au pouvoir de Yorkas le Nain, un régime de terreur et de pauvreté s'était répandu sur tout le territoire de l'ancien royaume des Gueltics. Avec sa milice, les terribles Harmalls, mercenaires venus des contrées au-delà des mers de Ghors, Yorkas le Nain et ses alliés avaient, en quelques années, renversé l'ordre des Seigneurs De Tall. En ces temps troublés qui virent l'Ombre du Mal s'étendre sur le pays du Lévézou, loin des grands axes de communication, les habitants de ce petit territoire ne recevaient que peu de visites des maîtres de l'Empire.

Histoire du Pelharot

Au cœur d'un vallon, près des collines boisées des monts anciens du Lagast, subsistait une petite oasis de paix et de fraîcheur. Les villageois avaient en commun avec les autres hameaux de la Comté le goût de l'entraide, une amitié solide, un caractère joyeux, un peu rude au premier abord mais, la curiosité prévalant sur la méfiance, l'accueil restait une valeur forte. Le village s'endormait dans les traditions séculières, on ne faisait que reproduire le savoir des anciens et cela suffisait. Le Pelharot s'était installé là, quittant les faubourgs de Millau et son métier dans les tanneries. Intelligent et curieux, il avait gravi les échelons de la corporation, mais il étouffait dans le climat d'oppression qui régnait en ville depuis l'arrivée au pouvoir de Yorkas le Nain. Il décida d'investir dans un commerce ambulancier et partit sur les routes du haut plateau, en Lévézou.

En regardant le temps Passé, il lui semblait que c'était hier. Sur le muret du café, le Pelharot, assis au soleil, regardait la place du village endormi. L'arrivée du printemps l'angoissait toujours un peu ; cette année l'hiver avait été rude et la végétation tardait à sortir de sa léthargie. Il se décida à descendre à son jardin installé en contrebas de la colline, au coustaras. S'étirant d'est en ouest, la courbe dessinée du ventre de la colline se dorait au soleil de midi. Bien à l'abri des vents du nord, du haut du chemin, on pouvait observer un savant découpage du terrain, fait de haies de houx, de cyprès, de grands chênes et châtaigniers qui protégeaient les cultures des bourrasques du vent d'autan. Trente années de patient et long travail avaient remodelé le paysage, le Pelharot contemplait son œuvre avec plaisir. En bas, vers l'ouest, le vallon sculpté de petites terrasses recueillait dans les murs de soubassement la chaleur du jour pour la restituer la nuit.

Suivant le petit chemin bordé de frênes et de chênes, il descendit voir sa vigne. C'est que son rêve de produire un vin liquoreux était en passe de devenir une réalité. Sur la pente du coustaras, le long des murs, il avait planté des ceps. Les cépages, Petit et Gros Mansengs, liés avec le Lauzet, produisent un vin blanc doré aux arômes exotiques de miel ; les vignes sont conduites en taille haute pour éviter la pourriture du raisin lors des matins frais et humides de l'automne. Les raisins mûrissent lentement, se chargeant de sucre en automne, la vendange s'effectuerait après les premières gelées, une récolte grain à grain, au fil des jours. Après avoir vérifié le paillage des pieds de vigne, assis sous une tonnelle, à la porte de son futur chai, il repensait aux premiers temps de son arrivée au pays.

Le Pelharot en Lévézou

C'était dans l'aube matinale d'un lundi de septembre, après la foire de Millau, il quittait la ville avec un âne et une carriole qui faisait office de boutique et de maison. L'un tirait l'autre, et lui guidait l'attelage. Souvent à pied et parfois assis sur la ridelle avant du charroi, il goûtait aux paysages du mont Seigne, couverts de bruyères rouge sang. Une maisonnée de bois tirée par cet âne vaillant lui servait de couche, sur un fond de paille où il chargeait de grandes peaux de cuir, des gants et des sacs qui faisaient la réputation du bassin de Millau. À cela s'ajoutaient des outils, des couteaux, des lampes à huile, de la vaisselle, des briquets d'amadou, du sel et des épices venus de la Narbonnaise. Un colporteur doué d'un sens aigu du commerce et du contact, voilà ce qu'il était dans sa jeunesse.

Villefranche-de-Panat
Durant plus de douze années, il avait arpenté les sentiers et chemins du Lévézou, sillonnant le pays du nord au sud, d'est en ouest, troquant peaux de lapins contre épices et denrées rares. De Millau jusqu'au Truel, il suivait la pente douce du Tarn, une succession de défilés encaissés et sauvages. La fraîcheur de la rivière et les petits bourgs fortifiés lui assuraient une journée paisible avant de regagner le plateau. Chargé des fruits achetés au Truel, il peinait dur avec le charroi en suivant le chemin pentu, bordé de terrasses cultivées. Avant Villefranche-de-Panat, il s'octroyait un petit repos près du ruisseau de Betouille, surtout pour l'âne qui suait des efforts accomplis dans la montée des Raspes. Libérant le baudet de son fardeau, il prenait ses aises autour d'un monticule de pierres, une construction bien étrange donnant au lieu une ambiance hors du temps.

Alrance
Après une courte halte à Villefranche, il se dirigeait vers Alrance, petit hameau paisible logé au fond d'une vallée. Avant le village, contournant le puech surmonté d'une grande tour carrée, il rejoignait une ferme pour la livraison des fruits. Dans des chaudrons de cuivre, sous le feu et la passion du paysan, ceux-ci finissaient en de délicieuses préparations. Le Pelharot, suivant une futaie de hêtres et de chênes, s'en allait festoyer chez l'aubergiste sur la place du bourg. Une bonne table où il retrouvait parfois des amis qui comme lui, avec cheval et roulotte, traversaient le pays, un peu artistes et rêveurs. Les soirées étaient festives.

Durenque
De ces diverses rencontres, si particulières, tout un monde nouveau s'ouvrait à lui. Il ne dédaignait pas les parties de chasse au filet, pour attraper merles et grives, la nuit, dans les chemins creux avec un ami de Durenque. Il en connaissait des histoires, celui-là! Et quand ils allaient par les sentiers surprendre les volatiles dans leur sommeil, il lui donnait des pistes sur le pays, sur les gens, un vrai conteur, avec des yeux pétillants, et vif d'esprit. Dès son arrivée, après avoir gravi le raidillon, il faisait halte à la fontaine. On voyait une belle construction ronde, en pierre de grès, simple réservoir sur la place, où tout le village s'alimentait en eau. Il ouvrait là son commerce, devant la ronde des seaux se remplissant. Son ami qui habitait au pied de l'ancien château ne tardait pas à le rejoindre, et si nous étions le premier jeudi du mois ils partageaient, dès matin, la spécialité des tenanciers de l'auberge. Un lieu bien agréable, où l'on rencontrait les paysans autour d'un verre et de cette fabuleuse recette que la grand-mère préparait depuis la veille. L'après-midi, il descendait au moulin avec de belles peaux de bœufs pour les courroies des machines, et dans sa poche un cadeau pour le petit. Cet enfant curieux et joueur l'amusait, dès qu'il voyait le Pelharot descendre le chemin avec son âne, il se cachait dans la maison. Le Pelharot frappait trois coups au battant de la porte et d'une voix grave et forcée demandait: « Est-ce ici la demeure du Lutin malin? », après un court instant une voix douce répondait: « Mon aïeul dit-on la bâtit. » Il poussait la lourde porte et dans la pénombre de la pièce il apercevait l'enfant, blotti derrière une pierre sculptée. Un code que l'enfant avait inventé. Alors il lui offrait un petit rien, une toupie, une friandise. Les affaires réglées avec le meunier, on partageait la soupe du soir au cantou, les choux du potager avec une bonne tranche de lard et du pain. Au café, il dégustait des poires à l'eau-de-vie. Dans la chaleur de l'âtre, le petit ne perdait rien des discussions, un esprit éveillé avec sa chatte noire sur les genoux, alors on se racontait les histoires anciennes de la Comté. Une des préférées de l'enfant était celle de la Bergère et du Prince. Ils partaient en voyage par les chemins du Lagast, évoquant la rencontre des amoureux dans une ferme, et cette ligne imaginaire qui reliait le pôle sud au pôle nord, pour l'enfant dès lors le Pelharot était un livre ouvert sur le monde. Le Lagast, il s'en souvenait bien: un soir d'automne, alors qu'il avait tardé à se mettre en route, un des cerclages de roue du charroi avait rompu. Le forgeron, un solide gaillard, lui changea la pièce, il se remit en route à la nuit tombante. Au sortir du village, dans la montée, il fut surpris par le vent et la neige. Plus aucune lumière, plus aucun repère, un vent violent, glacial, fouettait le visage, il se croyait au bout du monde. Des montagnes de neige obstruaient le chemin, et pour gagner quelques mètres il lui fallait tirer le licol de son baudet qui refusait d'aller plus loin. Il crut cette nuit-là sa fin venue, mais une belle récompense l'attendait là-haut. Dans la ferme, après avoir repris un peu de chaleur, il lui fut conté pour la première fois l'histoire de ce lieu magique.

Cassagnes-Bégonhès
Une des foires qu'il affectionnait le plus était celle de Cassagnes. Chez son ami meunier il chargeait les farines et les huiles particulières dont il tirait un bon prix à la ville. Sur le champ de foire, il ouvrait sa boutique. Les curieux, les ménagères s'attroupaient autour de l'étrange attelage. Il livrait commande des cuirs souples et fins de Millau que les tailleurs lors de son précédent passage avaient réservés, les épices faisaient le régal des hôteliers et des particuliers, les paysans faisaient provision de sel. Dans ce brouhaha des vendeurs de poules, de canards, de bœufs, de chevaux, de moutons, de tissus, c'était tout un monde d'hommes, de femmes et d'enfants qui échangeaient leurs histoires et leurs productions avant le long hiver sur le plateau. Il trouvait là de superbes outils, ouvragés avec finesse par un petit atelier de ferronnerie installé au bas des jardins, près du Céor, qu'il revendrait plus tard sur son chemin.

Salmiech
Plus tard, il rejoignait Salmiech, une petite bourgade logée dans les méandres du Céor, trop près de Cassagnes pour les affaires, il y passait pour le sel et des babioles tirées de son trésor, s'octroyant quelques jours de repos, flânant dans les ruelles. C'est qu'il faisait bon dans les replis du Céor, dès le matin il se promenait dans la forêt du Lagast en quête de cèpes, et sa récolte mise à sécher ne manquerait pas d'intéresser quelques gourmets sur la route. Il montait parfois à l'église de Saint-Amans, par l'ancien chemin. Il n'était guère porté sur la religion, mais au cas où... et puis, cette petite chapelle surplombant le village était curieuse. L'abbé, bon vivant, aimait les saveurs des eaux-de-vie que lui procurait le Pelharot. Un jour, lors de la dégustation d'une fine eau-de-vie de prunelle, alors qu'ils plaisantaient sur l'aspect de la carriole, l'abbé de lui dire que celle-ci finirait dans un musée, s'il ne venait pas à perdre une roue dans ses tournées en Lévézou.

Comps-la-Grand-Ville
Le voyage, il le poursuivait en remontant le coteau, se dirigeant au nord-ouest, l'ers une vieille croix en fer, puis continuant tout droit. En vue du clocher de Carcenac, il bifurquait sur la gauche en direction de l'abbaye de Bonnetcombe. Il lui fallait arriver avant la nuit car, au coucher du soleil, les moines fermaient les portes jusqu'aux mâtines, une nuit de silence et de prières derrière les murailles du domaine. Avec les histoires que l'on se racontait sur le Pont du Diable il ne traînait pas pour arriver. Le soir, il partageait le repas des moines au réfectoire, une grande salle austère, où l'on pouvait voir, au mur, les croquis des fermes, des granges et des domaines dépendants de l'abbaye. Des hommes durs en affaires, il fallait discuter

sur les prix, sur la qualité et, quand ils arrivaient à un accord, alors seulement il se délestait du sel et des épices dont raffolait le chanoine. Ensuite il restait quelques jours parmi les frères, leur compagnie était un réconfort dans la solitude de ses pérégrinations. Il en profitait pour rendre visite à l'apothicaire, véritable médecin qui connaissait les plantes et leurs vertus. En échange de baumes, onguents et remèdes, il troquait les graisses fines, les épices rares qu'il avait acquises à Millau. Il offrait à déguster une liqueur d'oranger dans laquelle macérait une gousse de vanille, une rareté qu'il s'était procurée au port de Sète, lors de son approvisionnement sur les salins de la côte.

Pont-de-Salars

En quittant l'abbaye il remontait en direction de Pont-de-Salars, gros bourg de la Comté où il ne faisait que passer. Du village, il préférait s'engager par les anciennes voies pavées qui le conduisaient à un pont, en suivant de grandes dalles en escalier, il rejoignait une ferme. Au pied du château, adossée à la pente, se tenait une ferme isolée qu'il visitait avant tout pour la forêt, les châtaignes et les champignons. Il apportait du sel, des nouvelles du pays et passait de bonnes soirées avec les contes et légendes, les traces du passé, que l'ancienne faisait revivre devant l'âtre de la nuit. Ces lieux ne lui étaient pas indifférents, à plusieurs reprises, durant toutes ces années sur les routes, il lui avait semblé reconnaître en maints endroits de la contrée ce même dallage et empierrement. « Des chemins discrets, que l'on peut emprunter et qu'il est bon de connaître », répondait l'ancienne d'un œil malicieux. Les chemins anciens il les pratiquait souvent, il redescendait à Millau par ces sentiers, de Curan, Bouloc et Saint-Beauzély, pour rejoindre la vallée de la Muse.

Saint-Léons

Cette petite vallée il l'aimait bien, elle serpentait entre les collines étroites jusqu'à Saint-Léons, petit hameau accroché au flanc du vallon bien ensoleillé. Au sortir de l'hiver, la douceur de la pente, la tranquille quiétude des sous-bois le menait paisiblement sur les contreforts du Lévézou, à Saint-Léons. Les portes solides d'un ancien monastère veillaient sur la tranquillité des villageois et, le portillon passé, il se lavait le visage à grande eau, recueillie dans la fontaine que l'on disait miraculeuse. Sur un petit renfort, place du foirail, il ouvrait son commerce avec une vue plongeante sur la vallée de la Muse. Les enfants venaient jouer à la marelle, sur le plat du perron et, dans ces rires d'enfants, il lui arrivait de participer à leurs rondes qu'il accompagnait de son accordéon. Il s'était pris d'amitié pour un gamin curieux comme pas un, les yeux pétillants. Quand il ne jouait pas avec ses camarades, on le voyait furetant dans les ruelles à l'affût de quelque insecte ou autre curiosité. Une

fin d'après-midi alors que le Pelharot remontait une ruelle, le garçonnet dévalant la pente, tellement à son affaire, vint presque à le renverser. Dans ses mains fermées, tel un trésor contre sa poitrine, il tenait un insecte, un petit grillon qu'il avait soustrait avec une brindille de son terrier. À deux pas de sa boutique, le Pelharot confectionna une petite cage de morceaux de liège et de brindilles. Il se souvenait de la joie contenue dans le regard de ce petit bout d'homme quand, son précieux butin à la main, il repartit vers sa maisonnée.

Saint-Laurent-de-Lévézou

Laisant la roulotte sur place, il montait sur Saint-Laurent avec le baudet et un chargement de sel, un aller-retour dans la journée pour les petites affaires et les échanges avec les paysans. Il troquait sel et épices contre les poils de porc qui servaient à fabriquer les brosses douces et pinceaux qui se vendaient bien à la ville. À l'auberge en face de la fontaine on lui offrait le couvert, en échange il apportait toujours une provision de cèpes et trompettes-de-la-mort qu'il avait soigneusement cueillis et mis à sécher. L'aubergiste préparait un délicieux pâté de sanglier aux champignons, un fin cuisinier, qui régalaient les voyageurs de ses histoires autant que de sa cuisine. Il ne passait pas grand monde sur ces hauteurs, les habitués, les journaliers surtout, mais la venue du Pelharot c'était un regain d'activité pour l'aubergiste. Les nouvelles de la Comté, les amis que l'on ne voyait qu'aux foires annuelles, et les petites choses de la vie. À cette occasion, le midi se prolongeait un peu, au comptoir les prunes et noisettes en liqueur avaient le dos rond. Quand, assis sur son âne, il repartait pour Saint-Léons, les oreilles lui bourdonnaient d'histoires de géants, de mystères du mont Seigne, de secrets de pâtés et de liqueurs. Dans son sac en bandoulière il avait quelques fromages que le bourgmestre de Saint-Laurent affinait dans les caves creusées du mont, un brebis au lait cru et, à Vezins, il connaissait une bonne table qui l'appréciait. En sortant des vallons de la Muse ça grimpeait dur. Le Sud s'arrêtait là, dans la montée.

Vezins-de-Lévézou

D'un pas vif, il ralliait Vezins afin de régler les affaires avec le comte avant midi, puis il partageait le repas avec les valets, servantes et ouvriers, et son âne avec les chevaux. Un vendredi, après le marché de Saint-Léons, il s'était présenté en fin d'après-midi au château, le comte se trouvait sur le devant de la bâtisse, tout occupé à peindre son épouse. Lorsque, avec son âne, sa maison et tout son attirail, le Pelharot fit son apparition au milieu de la scène, les invités, le comte et la comtesse se prirent d'une joyeuse rigolade. Il reconnut un des amis du comte, un grand gars aux cheveux broussailleux qu'il croisait parfois sur les sentiers qui

mènent à Salles-Curan, « si le temps sculpte la terre, la terre façonne les hommes », disait-il. C'est lui qui fit les présentations. Maintes fois, sur les chemins, ils avaient partagé leur goût pour cette nature sauvage. Arpentant la campagne avec crayon et papier, il ressemblait à ces grands arbres qui poussaient sur les plateaux couverts de genêts et de chardons chevelus. Dans les dessins que le Pelharot avait souvent contemplés, la nature prenait un air fantastique et son voyage s'en trouvait agrandi. Leur connivence lui avait ouvert les portes du château. Dès lors, le gîte et le couvert lui étaient offerts, comme disait le comte : « Son âne dormait dans les écuries du château, si avant midi le comte ne l'avait reçu. » Il n'avait pas bien compris la première fois, avec ces rires et la confusion dans laquelle il se trouvait. Plus tard cela devint un jeu, le comte sortait sa montre à gousset, levait les yeux au ciel et, quelle que soit l'heure disait : « C'est bien mon ami, vous êtes à l'heure. » Sous le regard d'un bleu profond se cachait un homme affable, curieux et cultivé. Le Pelharot sortait deux fromages de sa besace, ils échangeaient les politesses de bienvenue, puis il traitait avec l'intendant du domaine les affaires de commerce. De ces lieux enchanteurs, sous les grands hêtres du parc, il gardait un souvenir hors du temps. La ferme d'Angel, son immense cour et les veillées festives avec les journaliers, toute une mémoire qui se teintait de nostalgie.

Le Vibal
avant la fête de la Saint-Jean au solstice d'été, il regagnait vers le nord un petit bourg sur les contreforts de la forêt des Palanges. Par les chemins du haut, il faisait un détour près d'une ancienne chapelle où se tenait un arbre remarquable. Il y cueillait des brassées de fleurs qu'il trouvait à revendre aux herboristeries de la ville. Avec les paysans du lieu, un peu de troc, le sel, voire du cuir, contre les peaux de renards et de martres, qui pullulaient aux abords de la forêt, puis il descendait au village. Il y avait une belle échoppe en arrivant, à l'angle de la rue, des gens serviables, et le bonjour s'accompagnait d'un café. Il regardait avec plaisir tout cet amoncellement de quincaillerie, de produits pour la ferme, de cordages, de casseroles en fonte, et tout un bric-à-brac dans lequel il se reconnaissait. Sur le champ de foire, tous les habitants participaient aux préparatifs, on s'activait autour du feu. Des agneaux préparés, des barils de vins, de grandes tablées dressées en plein champ et au milieu une montagne de bois. Dans l'attente de la mise à feu du bûcher, le Pelharot prenait le frais chez un ami forgeron, un homme habile qui sous le maillet donnait vie à la ferraille, dans la finesse et la poésie. Son atelier : une galerie de portraits entre la colère et la rébellion, comme une trace rouge sortie du foyer de la forge. La nuit s'annonçait dans les dernières lueurs du jour, un bruit de

chaînes et de pétards les fit sortir, et voilà notre Pelharot entouré par deux furies, de noir vêtues, les ongles longs, le nez crochu. Il voulait se dégager mais une force invisible le tenait sur place, emmené dans la danse des sorcières il ne connut jamais une telle frayeur. Mais quelle fête et quelle ronde cette nuit-là ! Il s'en souvenait bien. Comme le parfum de la belle Honorine, un peu de lavande, le temps de se dire je t'aime, tout a passé.

Arvieu
sur le départ, il saluait le menuisier d'un sourire complice, cette fête et les sorcières, ça venait de lui, menuisier, conteur, musicien. Un village attachant qui ne manquait pas de curiosités. Il dégustait intérieurement toutes les émotions de ce feu, en coupant par Soulages, il suivait les chemins peu fréquentés, de ferme en ferme, jusqu'à la grande forêt de Pareloup qui le menait à Arvieu. En descendant le sentier des Founts, passé le Gazet, il regagnait une petite auberge discrète à l'entrée du village, où le clan des anciens trouvait refuge. Il ne manquait pas de porter des morilles et des épices. La tenancière, une fine cuisinière, savait le régaler. Foie gras, cassolette de ris de veau, velouté de cresson, il se léchait les babines bien avant que d'y arriver. Son âne aussi qui profitait d'un abri au fond du jardin, partageant avec un bœuf le gîte et le couvert. Dès le Rocher du Diable il se savait tranquille, l'âne le conduisait. Cette auberge, qui n'avait pas de nom, recevait parfois la visite d'un ami de longue date, un presque centenaire qui revenait sur les lieux de son enfance. Il avait voyagé au-delà des mers et sous une mémoire intacte, dans les rires de son bon vivre avec les hôtes de la maisonnée, les danses au soufflet, les ruelles anciennes, les souvenirs de jeunesse prenaient vie. Dans ce creux de vallon, le Pelharot trouvait son bonheur. Pour les affaires, c'était la richesse du sous-sol qui l'intéressait, une vieille mine produisait un précieux minerai. Une pierre de grande pureté qui donnait confort et souplesse dans les déplacements du charroi, la revente lui laissait une bonne marge de bénéfice. Au bas du village, il s'arrêtait au moulin, une grande bâtisse avec un bel étang, cette industrie semblait diriger toute l'activité du village. À gauche du moulin, se tenait un château que dirigeait une femme active, elle commandait à une multitude d'employés, les uns affectés aux chemins d'accès, les autres aux travaux d'entretien du bourg, une vraie ruche en activité. La maîtresse du lieu qui ne manquait pas d'ambitions avait pour manie de passer ses loisirs plongée dans la lecture des anciens champois et archives de la commune. Un livre ouvert sur le Lévézou, c'est elle qui lui avait indiqué la particularité des roches sur la commune, et il ne manquait pas de la saluer avant de rejoindre Saint-Martin.

Saint-Martin-des-Faux

Sur le chemin des Founts il traversait la forêt de Pareloup, avant le bourg il tournait à gauche, suivant une ligne de hêtres qui le conduisait à la demeure d'un compagnon. Un solide vieillard, un aventurier qui tenait deux fusils, l'un sous la table, l'autre couché près de lui pour la nuit. Et gare à celui qui ne s'annonçait pas d'un petit refrain ou d'un sifflet avant de franchir la porte. Vous aviez sous le nez avant peu le canon d'une bouche d'enfer prête à bondir au moindre faux pas. On sentait une énergie farouche sous son aspect débonnaire, un bon vivant qui, passé les premiers moments de la rencontre, s'ouvrait avec cœur sur l'amitié. Durant de longues soirées, serrés près de l'âtre, ils partageaient leurs inquiétudes sur le devenir de la Comté et les troubles que l'on voyait apparaître alentour sur les collines ventées. Les places désertes où plus un marronnier ne fleurissait, les jardins rasés pour le passage des armées de Yorkas le Nain, les fossés comblés, les fontaines détruites, jusqu'à l'eau des rivières... pas un endroit qui ne fut « touché ». Il y avait bien quelques bourgs qui résistaient à l'oppresseur, mais des messagers partis en quête d'Isambre aucun n'était revenu. Ils s'enflammaient dans l'évocation de la Reine de la Nuit, bien souvent le Pelharot dû tempérer l'ardeur de son compagnon qui, à plus de quatre-vingts ans, s'armait tel un chevalier prêt au combat. Mais sous la douceur d'une liqueur de noisette le calme revenait. À l'heure des au revoir, en gage d'amitié, chacun offrait une pierre : le Pelharot dans un petit sac mettait de la poudre fine, si douce aux essieux des charrois, son ami lui tendait une pierre extraite de la veine en contrebas de la ferme, qui donnait un tranchant vif aux lames des Laguiole. Et quelques truites séchées et fumées, un peu d'avoine pour le baudet, puis on se quittait à regret. Combien de fois avait-il contemplé, remontant vers le bourg, comme une mer intérieure ? La brume remplissait jusqu'aux contreforts de Curan, une vaste dépression, dont une île émergeait vers l'est, disparue au soleil de midi.

Salles-Curan

Sur le chemin qui menait à Salles-Curan, il faisait une courte halte, face à la chapelle Saint-Martin il ravitaillait deux auberges en sel et épices. Avant l'angélus du matin, sa carriole installée sous les tilleuls de la place du village, près de la fontaine, il savourait les truites fumées du Vioulou avec une bonne tranche de pain de seigle. Un gros bourg fortifié où les prélats et les seigneurs prenaient villégiature, un village bien tenu où le Pelharot, dans le va-et-vient des commerçants, paysans, journaliers, artisans, prenait sa part de richesse et de plaisirs. Dans les ruelles étroites une multitude de petites échoppes : drapier, sabotier, écrivain public, cafetier, tout était prétexte à commerce dans ce flux de soutanes et de bottes seigneuriales. Au détour d'une venelle revenant sur la place des tilleuls, une petite dame tenait

dans un ramassis de papiers, de cartes et de chiffons, de curieux objets : « Ces cailloux, ils nous parlent du passé, regarde et écoute le Pelharot, tu en apprendras beaucoup sur le pays. » Accompagné de son sourire, il aimait l'écouter conter ces étranges histoires de pierre levée, de grandes dalles et du pays d'autrefois. Le soir venu, les herses du château se refermaient. Préférant les grands espaces ouverts aux citadelles murées, il passait la nuit dans une auberge tenue par deux frères, non loin du foirail. Les épices, le sel, les fromages, les champignons séchés, tout était bon pour ces fins gourmets. De grandes tables où se retrouvaient de joyeux lurons qui, comme lui, à l'étroitesse du bourg et à la proximité des autorités, préféraient ce lieu, tenu un peu à l'écart des regards indiscrets. De bons cuisiniers et de curieux personnages, ils semblaient sortir d'un livre d'histoire.

Curan
Les affaires finies, il ne tardait pas à retrouver les grands espaces du plateau, sur les crêtes en remontant vers Curan le paysage s'offrait dans toute sa splendeur. L'air vif et frais des collines finissait de le dégriser, son âne sur les bords de la chaussée se régalaient des herbes tendres, le Pelharot ne forçait pas l'allure, il suivait des anciennes voies discrètes qui le menaient à Curan. Un village accueillant, il ouvrait boutique sur la placette, près de l'église, signalant d'une affichette que, pour les affaires, il fallait s'adresser à l'âne, lui était à l'auberge. L'âne surveillait la place d'une oreille attentive, l'œil aux aguets, l'air de rien et, suivant l'insistance ou la curiosité des passants, il poussait un hi-han rocailleux, signalant au Pelharot la venue de clients. Au deuxième braiment celui-ci se levait et quittait la tablée. Les enfants avaient repéré le manège, mais le Pelharot aussi : eux activaient l'âne, qui braillait, le Pelharot sortait sur la place, apercevait les enfants cachés dans l'herbe du jardinet et menaçait d'une fausse colère de priver son âne de sa ration d'avoine s'il persistait dans son attitude. Ils échangeaient un clin d'œil et il retournait finir un jambon braisé, une dernière gourmandise avant de quitter la Comté. Ce milieu d'été annonçait son retour sur Millau, par les vieux chemins de Curan à Boulloc puis Castelnau et la vallée de la Muse, l'âne menait l'équipage, le Pelharot assis à l'arrière appréciait le voyage.

Un message d'Isambre

Aux souvenirs de ces temps de jeunesse il s'était endormi sous la treille de son futur chai. Des cris d'enfants le réveillèrent, cela provenait du fond du Coustaras et avant peu il vit trois gamins remonter vers lui en courant. « Le Pelharot, viens vite, là-bas il se passe de drôles de choses ! ». En descendant avec eux au ruisseau, derrière les explications confuses et l'émoi dans lequel se trouvaient les petits, il comprit qu'un signe du royaume d'Isambre venait d'apparaître.

Sous les ombrages d'un frêne, l'eau avait creusé la berge laissant à nu les racines de l'arbre. Tous, en silence, observaient le creux ainsi formé ; au centre, un petit tourbillon laissait échapper de minuscules lucioles bleutées qui en s'élevant comblaient la cavité d'un nuage phosphorescent. Ils restèrent un long moment captivés par tant de beauté, puis les couleurs irisées changèrent brusquement de teinte, tout devint rouge vif, les mouvements s'accéléchèrent et le nuage finit par éclater. Un filet rouge sang dans le lit du ruisseau s'écoula, puis disparut.

Le Pelharot se releva. Encore sous le charme du spectacle, les enfants émerveillés l'attendaient qu'il parlât. « Une bien étrange apparition, remontez au village et prévenez mon petit-fils, ne parlez à personne d'autre qu'à vos parents de cette apparition. » Il valait mieux être prudent. Depuis la disparition de la Reine des messages partout dans la Comté étaient apparus, sous diverses formes, et les enfants étaient toujours les premiers à les découvrir. Les villageois avaient à chaque fois envoyé des émissaires afin de renouer les liens avec Isambre, mais après quelques jours on n'entendait plus jamais parler d'eux.

Ce soir, son petit-fils tiendrait conseil au café du village, un solide gaillard toujours en quête de quelques ripailles et fêtes. Il avait repris la ferme et le café avec sa femme. Une fille de la côte, bien vaillante : c'est elle qui se levait la première pour traire les brebis ; pas que son petit-fils fut fainéant mais il aimait le soir se réunir au coin de l'âtre avec ses amis. Il avait toujours en tête la fragilité des communautés villageoises, et s'évertuait à consolider les liens d'entraide et d'ouverture nécessaires à la pérennité du groupe. Les projets pour le hameau, les futures installations, les nouvelles productions, c'était sa façon de voyager, de rêver le monde, et les nuits étaient courtes.

Réunion au village

La nouvelle avait mis le hameau en effervescence, ils étaient tous là. On se préparait à une longue nuit, sur les tables du café une soupe au fromage, spécialité de la patronne, les jambons et les pâtés, les pichets de vin et du bon pain chaud que le boulanger nouvellement installé sortait juste du four. Un original celui-là : il commençait sa journée à l'aube et cuisait sa dernière fournée en milieu d'après-midi, « le Blé mûrit au Soleil, le Pain cuit au feu du Jour », une devise qui lui tenait à cœur et qu'il avait inscrite sur le fronton de son fournil.

Le Pelharot était assis au fond de la salle avec un autre de ses petits-fils, ils échangeaient sur leur passion des arbres fruitiers. Au comptoir il reconnaissait le Robinson, un inventeur de monde, avec un ami toujours en passe d'agrandir les frontières du pays. Sur le pas de la porte se tenait un costaud planté au sol tel un menhir et son voisin, un rêveur qui passait la nuit la tête dans les étoiles. Près de la cheminée se tenait un grand comme une montagne, qui partageait la ferme avec le petit-fils, l'épicier troubadour, les anciens du bas du village, l'instituteur, les enfants, et jusqu'à un magicien qui parlait de magie avec les cochons. Les femmes se tenaient sur la terrasse, comme un cap à l'avant-scène du café, elles profitaient des dernières lueurs du jour. Il lui semblait voir dans ce conglomerat disparate de personnalités comme une nouvelle arche, ce soir des décisions importantes dont dépendait la survie de la Comté allaient être prises.

Les enfants, en appétit, commencèrent le repas, et tout le monde s'installa à leur suite. La soupe épaisse au fromage de brebis, servie dans de grands plats de terre, avait fini de cuire dans le four du boulanger, une légère croûte dorée faisait régal, chacun y allait de bon cœur. Le ventre rassasié, le café bu avec une lampée d'eau-de-vie, on ranima le feu pour la veillée.

Le conseil du Pelharot

Après le récit des enfants sur leur découverte, un silence grave emplit la salle, tous sentaient l'urgence de la situation. Ce filet rouge sang ne présageait rien de bon, il fallait agir. Les plus intrépides préconisaient la rébellion ouverte contre les envoyés de Yorkas le Nain, une guerre sans répit, et dès lors on envisageait toutes les conséquences d'une telle attitude. Un suicide face au mépris du pouvoir pour les petites gens : la puissance du Nain, alliée aux argentiers du pays, ferait de la contrée un exemple punitif sanglant. Était-ce cela la signification finale du message ? Tout le monde s'accordait sur le fait que la reine Isambre dans ses appels voulait raviver les forces dormantes de la Comté, chacun devait y prendre part.

Quand, au bout de quelques heures, les enfants épuisés de tant de palabres s'assoupièrent sur les genoux des mères, le Pelharot prit la parole : « Depuis le début, nous faisons fausse route, à chaque fois fut envoyé un brave de la Comté, chacun voulant seul délivrer la Reine et retrouver son trésor, voyez le résultat, tous ont péri. Il faut changer de stratégie, que dans chaque village, bourg ou hameau se constitue une équipe : un réseau d'informations qui servira à tous pour le bien de tous. » Un silence songeur suivi son propos, les discussions reprurent autour de la proposition du Pelharot. Les anciens firent état de leurs connaissances, on traça à la craie sur le mur les limites de la Comté, les villages, les hameaux et leur particularité. Les lieux importants à ne pas négliger, les difficultés qui ne manqueraient pas de surgir sur le parcours, les points forts où les émissaires trouveraient accueil et soutien dans leur quête. La morosité avait laissé place à l'espoir et leur jovialité faisait chaud à voir.

Le Pelharot sortit, ce n'était plus de son ressort, il leur appartenait de construire la suite. Sur la place, la nuit avait mis ses habits de couleur, la voûte céleste dans des myriades d'étoiles annonçait une nuit fraîche. Le Pelharot, sur le chemin de sa maisonnée, pensait à sa vigne, la nuit était belle, il rêvait en marchant vers le sommeil.